AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site http://www.leproscenium.com

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits. Cela peut être la SACD pour la France, la SABAM pour la Belgique, la SSA pour la Suisse, la SACD Canada pour le Canada ou d'autres organismes. A vous de voir avec l'auteur et/ou sur la fiche de présentation du texte.

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival…) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraine des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

EN CE BAS MONDE

Alain GIBAUD

Malgré la croissance, le progrès et les Droits de l'Homme, aucune époque avant la nôtre n'a vu autant de vies basculer.
Jusqu'à présent, tout était à peu près clair : les pauvres mourraient généralement pauvres, et les riches trépassaient au milieu de leurs richesses. Aujourd'hui, deux ou trois événements imprévus, un malheureux enchaînement de circonstances, et c'est toute une existence qui fout le camp.

Un matin froid. Une rue endormie. Henri rencontre Duvarner. Qui sont ces deux hommes ? Ou plutôt, qui étaient-ils jusqu'à ce jour où... ? Et puis d'abord, qu'est-ce qu'on fait là, à les regarder ? Parce que nous, on n'en traîne pas des fêlures accrochées à nos petites vies ? Une solution, peut-être : essayer le dialogue. Sauf que...

Malgré la croissance, le progrès et les Droits de l'Homme, à aucune autre époque avant la nôtre, on n'a éprouvé autant de difficultés à se parler.

S.D.F.

Trois lettres, sagement alignées sur mon clavier, attendent que le rideau s'ouvre sur la rue...

La pièce « En ce bas monde » a été créée
Le 27 janvier 2001
A Murviel-lès-Montpellier (France)
par la compagnie ART MIXTE
avec Joël COLLOT (Henri) et Patrick DUPONT (Duvarner)

LES PERSONNAGES

Henri : *La quarantaine. SDF. Il vit sur le trottoir, dort sous un tas de cartons.*

Maurice DUVARNER : *La cinquantaine. Aisé. Il habite un bel immeuble situé dans le quartier où Henri a ses habitudes.*

LE DECOR

Un bout de trottoir, au petit matin. Un peu en retrait, un tas de cartons.
Elément de décor important : un container à ordures du type de ceux que l'on peut trouver dans nos rues, ou éventuellement une grande poubelle.

A PROPOS DE LA LUMIERE ET DU SON

Pas de consignes précises concernant l'utilisation ou non d'une bande son.
Cependant, la diffusion à différents moments de la pièce de divers sons, musiques de fond, bruitages, dans le but de restituer sur le plateau l'ambiance de la rue qui s'éveille peut être intéressante.

De même, un effet "lumière du jour" évoluant lentement en temps réel (matinée d'hiver) paraît tout à fait adapté à l'ambiance générale de la pièce.

Le site d'Alain GIBAUD :
www.alaingibaud.com

Tous droits réservés – A.Gibaud – SACD n° 218551

Matin d'hiver. Il fait froid.
Un homme est là, debout, immobile, devant un tas de cartons empilés en vrac.
Il s'agit d'HENRI, un SDF. Il est vêtu d'un manteau hors d'âge et en mauvais état.

***HENRI** : Alors, ça y est, Frankie ? Tu... Tu t'es fait la malle pour de bon ? Ils t'ont embarqué, ces enfoirés... Ils auraient pas pu se pointer plus tôt ? Pourquoi ils sont pas venus te chercher avant, quand tu crevais la dalle ? Quand tu chialais, le soir, en me parlant de ton enfance ?*

(HENRI inspecte le sol autour de lui)

***HENRI :** Plus une trace. Vite fait de tout nettoyer, ces vautours. Ah, ça traîne pas quand il s'agit d'aseptiser leur société de merde. La nuit, c'est encore mieux. Comme ça, au petit matin, tout est propre. Il ne s'est rien passé. Personne n'a rien vu. **(un temps)** Ils font pas autant de zèle pour vous retirer les merdes de chiens de sous les pieds. Tu te rends compte, Frankie, où on en est arrivé ? On tolère les merdes des clébards aux endroits même où la présence d'un pauvre type heurte la sensibilité des passants !*

(Un temps)

***HENRI :** Mon Frankie... Qui se souviendra seulement que t'as existé ? Pourtant, tu valais le coup... Pour toi, y'aura pas de gerbe déposée sur le bitume. Ni de belle plaque commémorative fixée sur le mur d'en face. **(un temps)** Tiens, et si j'essayais, avec un truc pointu, de graver "A Frankie" sur le trottoir ? Pas con, ça ! Un peu comme cette rue, là, aux Etats-Unis... "Hollywood Boulevard", c'est ça ! T'imagines ? Tous les gens qui, en passant ici matin et soir, les yeux baissés comme d'habitude, auraient une pensée pour toi en lisant ton prénom ?*

(HENRI va vers la pile de cartons en titubant et en sort une bouteille de vin rouge. Il s'envoie plusieurs rasades au goulot. Tout en buvant, il sanglote. Quelques secondes)

***HENRI :** Frankie ! Mon Frankie !! Bordel !! Mais qu'est-ce que c'est que cette société de merde où des jeunes de vingt ans se foutent une balle dans la tête ?!! **(il hurle)** SOCIETE DE MMEEEEEEEEEEERDE !!!!!!*

***DUVARNER (off, un peu plus loin dans la rue) :** Un peu de silence, s'il vous plaît !*

***HENRI :** TA GUEULE, CONNAAAAAARD !!!!!!!!*

(HENRI sanglote, prostré. Quelques secondes. Arrivée de Maurice DUVARNER, pas content)

***DUVARNER :** Dites, ça vous ennuierait d'arrêter de gueuler comme un malade ? Vous avez vu l'heure ?*

***HENRI :** Qu'est-ce que ça peut te foutre ?!*

***DUVARNER :** Ça peut me faire que vous me dérangez. Et avec moi la plupart des habitants de ce quartier. Parce que voyez-vous, même si c'est certainement votre dernier souci, il y a des gens qui vont bientôt partir travailler.*

***HENRI :** Moi aussi, parfois, j'aimerais bien partir travailler...*

DUVARNER : *Dans ce cas, commencez déjà par arrêter de gueuler. Parce qu'en vous comportant de cette façon, il est certain que les employeurs ne risquent pas de se bousculer sur votre trottoir.*

HENRI : *"Votre" trottoir ? Pourquoi ? Il est pas autant à toi qu'à moi, ce trottoir ? Oh, et puis, c'est bon, on va pas y passer une heure. Allez, barre-toi, je t'emmerde...*

DUVA RNER : *Je n'en doute pas. Il semble même que, d'après ce que je viens d'entendre, c'est la société entière que vous emmerdez.*

HENRI : *Fous-moi la paix, s'il te plait. J'ai besoin de calme.*

DUVARNER : *Ah, vous voyez que, finalement, nous sommes tous les deux sur la même longueur d'ondes. J'ai moi aussi besoin de calme. Par ailleurs, sachez que je n'apprécie pas trop d'être traité de connard. Surtout de façon gratuite. Et encore moins de bon matin.* ***(un temps. HENRI ne répond pas)*** *Bonne journée quand même.*

(DUVARNER va pour s'éloigner)

HENRI : *Attends !*

(DUVARNER revient sur ses pas)

HENRI : *Si j'ai autant la haine, c'est justement de penser à tous ces gens qui dorment peinards avant de partir au turbin. Qui dorment, alors que moi je pleure ce pauvre Frankie...*

DUVARNER : *Frankie ?*

HENRI (il s'emballe) : *Vingt ans ! Tu te rends compte ? Vingt ans ! Qu'est-ce que c'est, vingt ans ? Comment est-ce possible d'être dégoûté à ce point de la vie ? A vingt ans ?*

DUVARNER : *Vous voulez parler du jeune d'hier soir ?*

HENRI : *...Je me doutais qu'il finirait par faire une connerie. "Je vais me foutre en l'air !" qu'il répétait depuis quelques temps.*

DUVARNER : *Vous saviez qu'il avait une arme sur lui ?*

HENRI : *Il avait piqué un flingue dans un squat, y'a trois mois. C'était pour nous défendre, qu'il disait, au cas où...*

DUVARNER : *Vous défendre contre qui ?! Parce que si vous voulez mon impression, c'est plutôt lui qui avait l'air de faire peur aux passants.*

HENRI : *Frankie ? Il n'a jamais fait de mal à personne. A moins que ce soit tout simplement la crasse qui effraie les gens ? La crasse ou la misère, parce que ça marche ensemble. T'as vu ? Ces salopards ont tout nettoyé. Jusqu'à la moindre trace de sang. Pourquoi ? Parce que*

la misère, le désespoir, c'est sale ! Parce que la misère et le désespoir il faut les cacher ! Parce que...

DUVARNER : *Arrêtez vos conneries. Ils n'ont fait que leur travail, ces "salopards", comme vous dites. Et puis d'abord, avez-vous au moins essayé de leur parler ?*

HENRI : *Non, je… J'avais trop bu... Je me souviens avoir entendu le coup de feu. Puis des cris. Puis, une sirène. Puis, je suis sorti de sous les cartons, et je l'ai vu ! Là ! Frankie ! Vingt ans, bordel !! Puis... Puis, ils m'ont attrapé et ils m'ont fait une piqûre... Puis, Frankie, il est parti... Il est parti...* ***(il sanglote)***

(Un temps)

DUVARNER : *Son corps est à la morgue de l'Hôpital Général. Si ça doit vous faire du bien, je peux m'arranger pour que vous puissiez aller le voir.*

HENRI : *Comment tu le sais qu'il est là-bas ?!*

DUVARNER : *Je m'occupe des questions de sécurité au conseil municipal. Cette nuit, c'est moi qui ai prévenu les "salopards", ou plutôt l'équipe de médecins de nuit, pour être plus précis.*

HENRI : *Le conseil municipal ? Tu veux dire que t'es...?*

DUVARNER : *Maurice Duvarner.*

HENRI : *??*

DUVARNER : *Mon nom ne vous dit rien ? Ça ne m'étonne pas. Alors, sachez que je suis premier adjoint au maire de la ville.*

HENRI : *Non ?! T'es l'adjoint de Lascaux ? C'est pas du bluff ?*

DUVARNER : *Je note avec satisfaction que vous connaissez au moins le nom de notre premier magistrat. Oui, je suis l'adjoint de Bernard Lascaux.*

HENRI : *Je me disais bien, aussi, que j'avais déjà vu ta bobine quelque part. On s'est peut-être déjà croisé, non ?*

DUVARNER : *Sans doute. Ce qui n'aurait rien de sensationnel, vu que nous sommes de très proches voisins.*

HENRI : *Sûrement...*

DUVARNER : *...Ou alors, c'était sur les affiches des dernières municipales, au printemps. Il y en avait sur tous les murs.*

HENRI : *Ouais ! C'est plutôt ça ! Les affiches, sur le mur, là.* ***(il se marre)*** *Même qu'avec Frankie on s'était amusé à dessiner des moustaches et des lunettes sur toutes ces têtes de nœuds...*

DUVARNER : *Sympa. On sent tout de suite les personnes très concernées par la vie politique locale...* ***(un temps)*** *Vous avez pris votre petit déjeuner ?*

HENRI : *En quelque sorte...*

DUVARNER (montrant la bouteille de rouge) : *C'est ça, votre petit déjeuner ?*

HENRI : *Les croissants et la confiture sont planqués sous les cartons.*

DUVARNER : *Il n'y avait aucun mépris dans ma remarque. C'est juste que je suis là, à discuter avec vous dans la rue, que la nuit est de toutes façons terminée pour moi, alors je me disais qu'on pourrait peut-être grignoter quelque chose ensemble pour démarrer la journée.*

HENRI : *Sérieux ?*

DUVARNER : *Vous savez, ça m'intéresse énormément de rencontrer les habitants de cette commune, tous les habitants quels qu'ils soient, de partager des moments avec eux. C'est quelque chose que je pratique régulièrement. Ça me permet de connaître les attentes des citoyens, la façon dont est perçue l'action de la municipalité…*

HENRI : *Autant vous prévenir, avec moi vous risquez d'être déçu.*

DUVARNER : *Peu importe. Alors, qu'est-ce que vous en dites ?*

HENRI (ironique) : *O.K. Je me demande si on va pas finir par sympathiser, tous les deux ?*

(DUVARNER s'en va sans relever)

HENRI : *Qu'est-ce que je vais devenir, maintenant que je suis seul ? Avec Frankie, au moins, on s'ennuyait jamais... On avait toujours quelque chose à se raconter... Pas comme avec ces personnes qui se croient intelligentes et qui n'ont finalement rien à dire d'intéressant... Je me souviens pas de m'être emmerdé un seul soir... Faut dire que le Frankie, c'était pas un muet. Combien de fois c'est arrivé qu'il continue à parler tout seul, complètement dans son délire, sans se rendre compte que j'étais déjà parti roupiller sous les cartons...* ***(un temps)*** *Y'a que la fois où il a appris la mort de sa mère, dont le cœur venait de lâcher... Là, il a pas prononcé un seul mot pendant trois jours... C'était pas tant de l'avoir perdue, cette mère rongée par la drogue et l'alcool qui n'avait pas pu lui offrir une enfance heureuse, et qu'il ne voyait plus... C'était surtout de penser qu'elle était peut-être partie en emportant l'image de son fils unique vivant dans la rue, dormant sur un trottoir... Ça, ça lui a bouffé les tripes pendant un bon bout de temps...*

(Retour de DUVARNER avec deux sandwiches qu'il vient d'acheter dans la boulangerie d'à côté. DUVARNER tend un sandwich à HENRI. Ce dernier, méfiant, finit par accepter. DUVARNER commence à mordre dans son sandwich. HENRI en fait de

même, mais après deux bouchées, il va mettre son sandwich dans un vieux cabas qui contient ses affaires personnelles)

DUVARNER : *Si je me suis présenté, il ne me semble pas en revanche avoir entendu votre nom...*

HENRI : *Henri.*

DUVARNER : *Henri ? Bon. Et c'est tout ? Vous ne portez pas de nom de famille ?*

HENRI : *J'en portais un, autrefois...*

DUVARNER : *Comment ça, "autrefois" ?!*

HENRI : *Mon nom de famille, on me l'a volé. Ou bien, je l'ai perdu, je sais plus trop... Non, plutôt, je l'ai oublié. Voilà, c'est ça, j'ai volontairement oublié mon nom de famille.*

DUVARNER : *Je vois... Eh bien, va pour Henri, puisque de toute évidence vous tenez à jouer les grands mystérieux. Et vous venez d'où ? Vous êtes du coin ?*

HENRI : *.....*

DUVARNER : *Si je comprends bien, vous n'avez pas spécialement envie qu'on parle de vous ?*

HENRI : *Pas spécialement.*

(Plusieurs secondes)

HENRI : *Je n'ai pas une idée très précise de ce qui s'est passé cette nuit. C'est le trou noir. D'autant que je suis encore un peu dans le cirage, avec ce que m'ont injecté tes brigades de la mort.*

DUVARNER : *Entendez-moi ça...*

(Un temps. DUVARNER continue de manger tout en observant HENRI. Il comprend que ce dernier a en fait très envie de savoir)

DUVARNER : *Ce qui s'est passé est très simple. Il était environ zéro heure trente. J'étais tranquillement installé devant ma télé, quand j'ai entendu une détonation. Je me suis levé, j'ai ouvert la fenêtre et j'ai vu plusieurs personnes courir et se regrouper sur ce trottoir. On devinait une masse sombre étendue par terre. Alors, j'ai tout de suite lancé un appel à l'équipe de médecins de nuit qui se trouvait justement à quelques rues d'ici. Ils sont arrivés peu après et, comme je vous l'ai déjà dit, ont fait leur travail. Pour ma part, j'ai fermé la fenêtre et je suis retourné devant ma télé. Une heure plus tard, le médecin-chef m'a appelé pour un bref rapport.* ***(un temps)*** *J'ai ainsi appris qu'au cours de l'intervention un deuxième individu a jailli de sous des cartons en hurlant, et qu'il a commencé à bombarder le véhicule ambulance avec des bouteilles vides. Et qu'il a bien fallu le calmer de force avec une injection.* ***(un temps)*** *Ça vous rappelle peut-être quelque chose ?*

HENRI : *C'est... C'est encore très vague...*

DUVARNER : *Il existe un bon moyen de vous rafraichir la mémoire : la caméra de surveillance, là, sur le pylône. Si je demande un visionnage, on va certainement pouvoir vous observer en pleine action. De toutes façons, le visionnage va de soi puisque le film sera versé au dossier de l'enquête sur Frankie…*

HENRI : *C'est pas pour dire, mais t'es un peu dans la merde…*

DUVARNER : *Pourquoi ?*

HENRI : *Tu trouves pas qu'elle fait une drôle de gueule, ta caméra ? Je vais t'avouer un truc : on l'a dégommée, avant hier, à coups de cailloux. Pas facile à cette hauteur, surtout en pleine nuit… Du coup, ça nous a occupés une bonne heure. C'est Frankie qui a fini par l'avoir. Tu vas m'envoyer en garde à vue ?*

DUVARNER (regarde attentivement vers la caméra) : *Mais quelle bande de cons ! Vous êtes content ? C'est le contribuable qui paye alors on se défoule à l'envi, sans aucun scrupules ? La garde à vue, non. Par contre, je pourrais vous obliger à rembourser. Mais comme j'imagine que vous n'êtes pas solvable…*

HENRI : *En même temps, on avait rien demandé. Ça pouvait donc être considéré comme une intrusion dans notre vie privée. Ça t'amuserait, toi, d'avoir un appareil qui te filme toute la journée dans ton salon ?*

DUVARNER : *Si vous vous sentiez observés, il vous suffisait de vous déplacer avec tout votre barda et d'aller un peu plus loin, à l'écart du centre-ville. C'est aussi un peu fait pour ça, les caméras. Dissuader certaines personnes de faire du camping sauvage en cœur de ville.*

HENRI : *Tu veux dire que c'est fait pour déplacer la misère ? Quand on peut pas la cacher, on la déplace ?*

DUVARNER : *Admettez que les gens non plus n'ont rien demandé. Surtout pas de cohabiter au quotidien avec un campement de fortune abritant des énergumènes avinés.*

HENRI : *On a jamais été méchants avec personne. Du boucan, des gueulantes, OK, de temps à autre… Mais jamais de méchanceté… Surtout Frankie. C'était comme une sorte d' "ange de la rue".*

DUVARNER : *Un "ange" qui est quand même allé fouiller dans un squat et en a ramené une arme avec ses munitions…*

(HENRI reste immobile quelques secondes, puis :)

HENRI : *Tu sais que c'est grave, ce que tu as dit juste avant ?*

DUVARNER : *Quoi donc ?!*

HENRI : *"J'ai fermé la fenêtre et je suis retourné devant ma télé"... On peut crever devant ta porte que ça te bouleverse pas plus que ça ?*

DUVARNER : *Vous voulez dire quoi, au juste ? Que j'aurais dû descendre dans la rue ? Et pour y faire quoi ? Un badaud de plus ? Dans ces cas-là, il vaut mieux laisser travailler les professionnels.*

HENRI : *Si, de nos jours, des jeunes de vingt ans choisissent d'en finir, c'est parce qu'il y a trop de gens qui, comme toi, ferment leur fenêtre et retournent devant leur télé pour être sûr de rien entendre !*

DUVARNER : *Ah non, s'il vous plaît ! J'en ai assez de ces personnes qui se permettent de distribuer des conseils à tout va sans jamais rien entreprendre. Moi, je vous signale que c'est tous les jours que je travaille pour la collectivité. Et ce n'est pas du gâteau, croyez-moi. C'est tous les jours que je rencontre des exclus et des paumés en tous genres qui voudraient que je leur trouve dans l'heure un toit ou du boulot. Tiens, vous, le donneur de leçons, qu'est-ce que vous faites de concret pour les autres ?*

HENRI : *Eh bien, quand je vois un pauvre type, encore plus mal barré que moi, je lui offre un coup de rouge, des paroles de réconfort...*

DUVARNER : *Ah, ça, le coup de rouge, dans le genre "aide de première urgence", ça doit faire son effet ! Et même si je vous crois sans problème doté d'un sens inné de l'hospitalité, je peux vous assurer que votre pauvre type en question, les paroles de réconfort ça va vite lui passer au-dessus. Il y a belle lurette qu'on ne vit pas plus de pinard et de mots d'espoir que d'amour et d'eau fraîche.*

(Un temps)

DUVARNER : *Quand je pense qu'on accuse régulièrement les élus d'être coupés de la base... Eh bien là, c'est un reproche qu'on ne pourra plus me faire. Non seulement je descends dans la rue à la rencontre du citoyen, mais je n'hésite pas en plus à partager le casse-croûte, sur un trottoir, à huit heures du matin... Je connais quelques politicards qui pourraient en prendre de la graine...*

HENRI : *Et alors ? Ça ne devrait pas être ça, la politique, la vraie ? La politique de terrain, l'échange, le débat d'idées... Au lieu de ces congrès, ces grandes "messes" pour initiés, ces réunions entre amis choisis où la cravate fait office de laisser-passer.*

DUVARNER : *La démocratie idéale au quotidien ? Le peuple responsable qui prend lui-même sa destinée en mains ? Et les intérêts privés, qu'est-ce que vous en faites ? Et les groupes de pression, les lobbies, les partis, les rivalités entre partis ? Parce que la politique, c'est aussi et surtout une histoire de partis. Vous-même, le doux rêveur, est-ce que vous êtes capable de vous situer sur l'échiquier politique ? Vous avez des convictions, ou vous vous foutez de tout ça comme du reste ?*

(HENRI, debout, fait le geste de tirer son pantalon en avant au niveau du bas-ventre. Il fait comme s'il regardait à l'intérieur de son slip)

HENRI : *Pour ce qui est des parties, je confirme une certaine tendance à gauche...*

(HENRI pouffe de rire, content de son jeu de mots. Il se marre d'autant plus que DUVARNER le regarde avec un air consterné)

DUVARNER : *C'est d'un niveau... Je suppose que c'est le genre de blague qui marche à fond avec vos potes ?*

HENRI : *C'est pour te montrer tout le respect que j'ai pour la foutue politique de merde que tu mènes avec Lascaux et sa bande de nantis !*

DUVARNER : *Ah, mais ça commence à bien faire, votre vulgarité de bas étage ! Vous voulez peut-être que je m'y mette moi aussi -* ***(crie)*** *bordel de cul de chiottes ! - comme ça on se comprendra mieux ? Après, vous vous étonnerez que les gens changent de trottoir en vous apercevant…*

(Quelques secondes)

HENRI (calmé) : *C'est peut-être vrai que j'emploie pas toujours un langage châtié, mais bon…C'est aussi parce que je mets de la sincérité dans mes propos, alors ça sort comme ça sort.*

DUVARNER : *Ah oui, ça, on peut dire que c'est direct. Mais pensez que ça peut aussi rebuter beaucoup de monde.*

HENRI : *Je sais. Mais ce n'est pas forcément une mauvaise chose. Parce que quelque part, la grossièreté, ça permet parfois de se protéger... D'éviter certains contacts dont on ne veut pas... D'échapper à toutes ces démonstrations de pitié...*

DUVARNER : *C'est un peu contradictoire ce que vous dites. Vous voulez que les gens vous aident, oui ou non ?*

HENRI : *Oui, mais… Tu sais, c'est pas toujours évident à supporter, ces regards, cette espèce de compassion... Parce que ça nous ramène à ce qu'on est. Et que ça fait mal. Faut pas croire, même si on a toujours l'air de faire les cons, le sentiment de honte est bien là...*

DUVARNER : *En même temps, il n'y a rien de honteux au fait de ne pas avoir eu de chance à un moment ou à un autre de sa vie. Je vais vous dire, il y a aujourd'hui tellement de gens dans votre situation, qu'on ne montre plus personne du doigt. On a tous suffisamment à faire avec nos propres problèmes. Et quand on sait à quel point c'est devenu facile de basculer de l'autre côté...*

HENRI : *Et il y a aussi les remarques à longueur de journée. Sans parler des insultes. Le pire, c'est ceux qui sont persuadés qu'on est là de notre plein gré…*

(Un temps)

DUVARNER : *Sinon, qu'est-ce qui ne vous convient pas dans la politique que nous menons dans cette ville ? Et puis d'abord, qu'est-ce qui vous permet d'émettre un avis aussi tranché sur un sujet qui ne semble pas vous passionner outre mesure ?*

HENRI : *Je sais que beaucoup de choses ne me conviennent pas. Mais j'ai rien qui me vient à l'esprit en particulier. Je prends soin de me tenir éloigné de tout ça...*

DUVARNER : *Bref, vous n'en savez rien. Vous voulez certaines choses, sans en être vraiment sûr. Vous attendez sans attendre. Vous revendiquez, vous gueulez, dans le vide. Vous n'êtes pas seulement un rêveur, vous êtes un rêveur doublé d'un insatisfait. Concernant Lascaux, que vous semblez haïr -sans l'avoir jamais rencontré, je suppose-, je peux vous assurer que jamais je n'ai bossé avec un type aussi bien. Je n'ai jamais fréquenté un seul élu qui fasse preuve d'autant d'humanisme que lui. Justement, sa priorité a toujours été de s'occuper des exclus, dans tous les domaines. Et il a mis le paquet, croyez-moi. Le budget des affaires sociales a triplé sur un seul exercice.*

HENRI : *Pour quel résultat ?*

DUVARNER : *Pour un résultat plus qu'honorable. Et autant vous dire le fond de ma pensée : la plupart des S.D.F. qui traînent encore aujourd'hui dans les rues, ce sont les irréductibles, les indécrottables. Qui ont, comme vous, avec votre attitude de grand rebelle, refusé la main tendue de la municipalité. Car, est-ce que je me trompe si je pense que vous êtes parmi ceux qui n'ont pas voulu saisir les multiples opportunités offertes par nos services pour l'aide aux sans-abri ?*

HENRI : *Quelle importance ? D'autant que si la main tendue a peut-être marché avec les quelques types vautrés autour de la mairie, pour faire place nette au moment des élections, ici je peux te dire qu'on n'a jamais vu personne. Sauf les petits vieux des œuvres sociales, pour la distribution des couvertures.*

DUVARNER : *Tenez, entre autres initiatives, cet été, une équipe de jeunes a parcouru la ville pour aller à la rencontre de tous les gens vivant dans la rue. Vous étiez sans doute absent de votre domicile ?*

HENRI : *Ce doit être ça.* ***(sourit)*** *Et comme on nous a pas laissé d'avis de passage dans la boite aux lettres…*

DUVARNER : *Ne souriez pas. Car, initiative remarquable celle-là aussi : la mairie a mis vingt boites postales à disposition des gens sans lieu de résidence habituel. Alors, qu'en dites-vous ?*

HENRI : *Non, sérieusement, on les a jamais vu tes jeunes. Et d'abord, qu'est-ce qu'ils étaient censés faire ?*

DUVARNER : *Etablir en premier lieu un contact. Puis, faire un bilan personnalisé pour chaque individu, et étudier ensuite, avec nous, des solutions de réinsertion.*

HENRI : *Tu parles, foutaises...*

DUVARNER : *Pas tant que ça. La preuve : grâce à cette action, quelques-uns ont réussi à dégoter des petits boulots. D'autres ont commencé à sortir de la galère en retrouvant un peu de stabilité.*

HENRI : *Garde ce discours pour tes électeurs. Moi, je n'en connais pas un seul de tes réinsérés. Et Frankie ? Frankie, vingt ans ! On est venu le sortir de la merde, lui ? Ça sert à quoi de mener ce genre d'opérations, très médiatisées bien sûr, et souvent en période électorale, si au bout de deux semaines il ne se passe plus rien ? C'est sur le long terme qu'il faut aider tous ces pauvres qui souffrent.*

DUVARNER : *Y compris ceux qui ne font même pas l'effort de se laver alors que la ville met des douches à leur disposition ? Y compris ceux qui mettent la pagaille dans les foyers d'accueil dont le fonctionnement est assuré grâce à l'argent du contribuable ?*

HENRI : *Si ces gens-là étaient parfaits, ils ne seraient pas dans la rue.*

DUVARNER : *On ne leur demande pas d'être parfaits, mais d'avoir au moins un minimum de respect vis-à-vis des personnes qui essaient de les soutenir. Et puis, ne vous plaignez pas. Quand vous parlez de déplacer la misère, notez que, contrairement à d'autres conseils municipaux de villes de même strate, nous n'avons jamais voté d'arrêté anti-mendicité…*

(Un temps)

HENRI : *Viens par-là, je vais te montrer un truc.*

(Les deux hommes sont debout. HENRI se place à quelques mètres de DUVARNER puis, il passe devant lui, le regard dirigé vers le sol)

HENRI : *T'as vu ?*

DUVARNER : *Quoi donc ?!*

HENRI : *Maintenant, assieds-toi par terre.*

DUVARNER : *Qu'est-ce que…?*

HENRI *: Je te dis de t'asseoir par terre.*

(Etonné, DUVARNER s'exécute. HENRI, à nouveau, se place à quelques mètres de DUVARNER et, le regard toujours tourné vers le sol, il passe devant lui en marchant lentement)

HENRI : *Alors ?*

DUVARNER : *Alors quoi ?*

HENRI : *T'as pas noté une différence entre mes deux passages ?*

DUVARNER : *Absolument aucune.*

HENRI : *Tu n'as pas remarqué comment, assis sur un trottoir, on voit beaucoup mieux le visage de tous ces gens qui marchent la tête baissée ? Ces gens qui portent sur leurs épaules la masse de leurs petits soucis de tous les jours. Leur angoisse face au chômage, leur inquiétude des fins de mois... Toutes ces choses qui leur pourrissent la vie.*

DUVARNER : *Où voulez-vous en venir ?*

HENRI : *Quand on vit comme moi, les trois-quarts du temps affalé sur un trottoir, il y a de quoi être terrifié au vu du nombre de personnes qui ont l'air malheureuses. Tous ces regards perdus, ces gens à l'allure triste, ils sont sans cesse plus nombreux.*

DUVARNER : *Bien observé, j'avoue. Bon, et qu'est-ce que j'ai à voir dans tout ça ?*

HENRI : *Toi et tes amis, vous avez à voir que c'est vous qui dirigez cette société. Alors, ils sont où les résultats globalement positifs de ces programmes censés chaque fois tout régler ? Et toutes ces nouvelles mesures économiques ? Et ces plans de ci et de ça, sur un, dix, ou cinquante ans, dont on ne voit jamais l'aboutissement ? Tu as certainement raison, quand tu dis que je suis mal placé pour donner des conseils. Mais je le suis par contre très bien pour certifier que ça ne s'arrange pas. Crois-moi sur parole, ça fait des années que j'étudie l'évolution du moral des passants, en observant leurs tronches à partir de divers trottoirs.*

DUVARNER : *Vous ne m'apprenez rien. Mais, je vous le répète, ce n'est pas si simple qu'il y paraît. Et il faut tenir compte d'un tel nombre de paramètres, tous si différents les uns des autres, que c'est quasiment mission impossible. Ceci dit, même si vous ne me croyez pas, je peux vous assurer que, dans l'ensemble, nous faisons tout ce que nous pouvons pour améliorer les choses.*

HENRI : *"dans l'ensemble" ? Ça signifie que ce n'est pas toujours le cas ?*

DUVARNER : *Ça signifie que ce n'est pas toujours facile de faire ce que l'on voudrait faire. Point.*

HENRI : *Je vois...*

DUVARNER : *Non, vous ne voyez rien. Vous êtes à mille lieux de voir quoi que ce soit. Et puis, de toutes façons, je peux vous raconter tout ce que je veux, vous continuerez à me considérer comme un bandit au milieu d'une bande de brigands.*

HENRI : *Eh bien là, pour le coup, tu te plantes. Car vois-tu, même si on est loin d'être d'accord sur tout, je suis persuadé qu'au fond tu es quelqu'un de bien.*

DUVARNER : *Ah, enfin, une parole sympathique ! Comme quoi, tout arrive. Merci, ça fait plaisir.* ***(un temps)*** *Ça vous dirait, une bière ?*

HENRI : *Pourquoi pas ? Mais dis-moi, tu pars pas bosser ?*

DUVARNER : *Il n'y a pas le feu. Je suis mon propre patron. J'ai la chance de ne pas avoir à me préoccuper de la pointeuse.*

HENRI : *Ah, t'es patron en plus…*

DUVARNER : *Oui. Dois-je comprendre que pour vous c'est une tare supplémentaire ?*

HENRI : *Pas du tout, il en faut. Et c'est quoi au juste, ton boulot ?*

DUVARNER : *L'immobilier.*

HENRI : *Intéressant ?*

DUVARNER : *Ça devrait. Pourtant, plus le temps passe, plus ce boulot m'emmerde. Peut-être parce que c'est très éloigné du chirurgien humanitaire que je rêvais de devenir...*

HENRI : *Pourquoi tu changes pas ?*

DUVARNER : *Parce que j'estime qu'à mon âge, il est bien trop tard pour me lancer dans une aventure incertaine, dont je ne suis même pas sûr de tirer beaucoup de satisfactions. Je ne suis pas différent des autres. La sécurité l'emporte sur le risque, justement, de basculer. M'occuper de personnes en situation difficile, même si c'est ici dans une équipe municipale plutôt qu'à l'autre bout du monde, me permet d'être en accord avec mon côté saint-bernard...*

(DUVARNER s'en va. HENRI aperçoit, dépassant de sous l'amas de cartons, le vieux sac à dos contenant quelques effets personnels de Frankie. Il prend le sac, le pose sur le trottoir, l'ouvre, en retire plusieurs objets qu'il prend un à un dans ses mains, avec délicatesse, comme s'il s'agissait de reliques. On devine qu'il est ému. Au bout d'un moment, DUVARNER revient avec deux bières. Il en tend une à HENRI)

DUVARNER : *Désolé, elle n'est pas très fraîche...*

HENRI : *Pas grave...*

(HENRI manipule les petits objets ayant appartenu à Frankie : briquet, etc.. Quelques secondes. DUVARNER sirote sa bière)

HENRI (malicieux) : *La municipalité n'a-t-elle pas récemment interdit la consommation de boissons alcoolisées sur la voie publique ?*

DUVARNER : *Exact. Ah, vous voyez bien que vous savez vous tenir au courant de l'actualité, quand le sujet vous intéresse… Vous n'allez pas me dénoncer, j'espère ?*

HENRI (chambreur) : *Là, du coup, t'as de la chance qu'on ait déglingué la caméra, sinon tu serais mal…*

(Un temps)

Pour recevoir le texte intégral par mail, merci de me contacter à cette adresse :
creaindep@hotmail.com
en précisant vos identité, adresse, et le nom de la troupe ou compagnie.